

BÉRÉNICE DE L'HISTOIRE AU MYTHE

Lundi 26 septembre 2022

la Scala
P A R I S

**CORRESPONDANCES
THÉÂTRALES 2ÈME ÉDITION
LETTRES À BÉRÉNICE**
CLÔTURE DES PARTICIPATIONS AU CONCOURS
LE 31 DÉCEMBRE À 00H

THÉÂTRE

ACTES SUD

fondation
D'ENTREPRISE

**Du 15 septembre au 6 octobre à la Scala Paris : Bérénice de Racine,
avec Carole BOUQUET, mise en scène Muriel MAYETTE-HOLTZ.**

Fabula ex Historia : Titus et Bérénice



(39 – 81 de notre ère, empereur de 79 à 81)



(28 de notre ère – après 81...?)



L'arc de triomphe de Titus à Rome.
Ci-contre : Haut-relief intérieur :
le chandelier à sept
branches porté durant le triomphe de 70.



1. CONTEXTE

Flavius Josèphe, *Antiquités hébraïques*

« Prophétisant l'Empire à Vespasien, Josèphe passa de la condition de prisonnier de guerre à celle d'un membre (non armé) du camp romain. Comblé, suivant son propre rapport, de faveurs par Vespasien et par Titus, c'est à Rome qu'il vécut, sous les trois Flaviens, achevant en 93 ses *Antiquités judaïques*. » (Pierre Vidal-Naquet, « Du bon usage de la trahison », introduction à *La Guerre des Juifs*, Paris, Minuit, 1977.

[20,7] VII. <137> 1. Claude envoya ensuite Félix, frère de Pallas, pour s'occuper des affaires de Judée. <138> Après avoir accompli sa douzième année de principat, il donna à Agrippa la tétrarchie de Philippe et la Batanée, en y ajoutant la Trachonitide et Abila, c'est-à-dire la tétrarchie de Lysanias, mais il lui enleva Chalcis qu'il avait gouvernée pendant quatre ans. <139> Ayant reçu ce présent de l'empereur, Agrippa donna en mariage à Aziz, roi d'Émèse, qui avait consenti à se faire circoncire, sa sœur Drusilla, qu'Épiphanes, fils du roi Antiochus, avait refusé d'épouser parce qu'il ne voulait pas se convertir au judaïsme, bien qu'ayant promis autrefois au père de Drusilla de le faire. <140> De plus, Agrippa donna Mariamme à Archélaüs, fils d'Helcias, auquel son père Agrippa l'avait fiancée, et ils eurent une fille nommée Bérénice. <141> 2. Peu après, le mariage de Drusilla et d'Aziz fut rompu pour la cause suivante. Au moment où Félix était procureur de Judée, il vit Drusilla, et, comme elle l'emportait en beauté sur toutes les femmes, il s'éprit de passion pour elle. Il lui envoya un Juif cypriote de ses amis, nommé Simon, qui se prétendait magicien, et il essaya de la décider à quitter son mari pour l'épouser, promettant de la rendre heureuse si elle ne le dédaignait pas. <143> Elle, qui était malheureuse et voulait échapper à la haine de sa sœur Bérénice - Félix l'invitait en raison de sa beauté qui, croyait-il, l'exposait à bien des tourments du fait de Bérénice - se laissa persuader de transgresser la loi de ses ancêtres et d'épouser Félix. Elle eut de lui un fils qu'elle nomma Agrippa. <144> Pour la façon dont ce jeune homme périt avec sa femme dans l'éruption du Vésuve sous l'empereur Titus, je l'expliquerai plus tard. <145> 3. **Quant à Bérénice, après la mort d'Hérode, son mari et son oncle, et après un long veuvage, comme le bruit courait qu'elle était la maîtresse de son frère, elle persuada Polémon, roi de Cilicie, de se faire circoncire et de l'épouser, car elle espérait ainsi prouver que ces accusations étaient calomnieuses. <146> Polémon consentit surtout à cause de la richesse de Bérénice, mais leur union ne fut pas longue et Bérénice abandonna Polémon par légèreté, à ce qu'on dit.** [Καὶ ὁ Πολέμων ἐπέισθη μάλιστα διὰ τὸν πλοῦτον αὐτῆς· οὐ μὴν ἐπὶ πολὺ συνέμεινεν ὁ γάμος, ἀλλ' ἢ Βερενίκη δι' ἀκολασίαν¹, ὡς ἔφασαν, καταλείπει τὸν Πολέμωνα]. **Celui-ci, dès la rupture de son mariage, renonça aussi aux coutumes juives.**

La Guerre des Juifs

Livre VII, chapitre V. <100> Quand le peuple d'Antioche apprit que Titus était tout près, la joie ne lui permit pas de rester à l'intérieur des murs, et tous se précipitèrent à la rencontre du prince. Ils s'avancèrent à plus de trente stades : et ce n'étaient pas seulement les hommes qui s'étaient ainsi répandus hors de la ville, mais la foule des femmes avec les enfants. Quand ils virent venir Titus, ils bordèrent les deux côtés de la route, étendant les mains vers lui et l'acclamant ; puis ils retournèrent derrière lui à la ville, avec toute sorte de bénédictions. A toutes ces louanges se mêlait continuellement une prière: celle de bannir les Juifs de la cité. Titus, insensible à cette pétition, écouta tranquillement ce qu'on lui disait : les Juifs, incertains de ce que pensait et ferait le prince, étaient saisis d'une terrible crainte. (...) Comme le Sénat et le peuple d'Antioche le priaient instamment de se rendre au théâtre où toute la population s'était rassemblée pour le recevoir, il accepta avec affabilité. Entre temps, les citoyens redoublaient leurs instances et réclamaient continuellement l'expulsion des Juifs. Titus leur fit une réponse ingénieuse : " La patrie des Juifs,

¹ δι' ἀκολασίαν : littéralement, « par licence, intempérance, manque de retenue »...

où l'on aurait dû les reléguer, dit-il, est détruite, et aucun lieu ne saurait plus les recevoir." Alors les citoyens d'Antioche, renonçant à leur première demande, lui en adressèrent une autre : ils le priaient de détruire les tables de bronze où étaient inscrits les droits des Juifs. Titus n'acquiesça pas davantage et, sans rien changer au statut des Juifs d'Antioche, il partit pour l'Égypte. Sur la route, il visita Jérusalem ; il compara la triste solitude qu'il avait sous les yeux à l'ancienne splendeur de la cité ; il se rappela la grandeur des édifices détruits et leur ancienne magnificence et déplora la ruine de cette ville. Ses sentiments n'étaient pas ceux d'un homme qui est fier d'avoir pris de force une cité si grande et si puissante, car il maudit fréquemment les criminels auteurs de la révolte qui avaient attiré ce châtement sur elle. Il montrait ainsi qu'il n'eût pas voulu tirer du malheur des coupables punis, la glorification de sa valeur. On retrouvait alors dans les ruines de la ville des restes assez considérables de ses grandes richesses ; les Romains en exhumèrent beaucoup ; mais les indications des prisonniers leur en firent enlever plus encore : c'étaient de l'or, de l'argent et d'autres objets d'ameublement très précieux, que leurs possesseurs avaient enfouis en terre comme des trésors, à l'abri des vicissitudes incertaines de la guerre. 3. <116> Titus, poursuivant vers l'Égypte la route qu'il s'était tracée, franchit le plus rapidement possible le désert et arriva à Alexandrie. Là, comme il avait décidé de s'embarquer pour l'Italie, il renvoya les deux légions qui l'accompagnaient dans les pays d'où elles étaient venues, la cinquième en Moésie, la quinzième en Pannonie. Il choisit parmi les prisonniers leurs chefs, Simon et Jean, et dans le reste sept cents hommes remarquables par leur taille et leur beauté qu'il ordonna de faire transporter aussitôt en Italie, car il voulait les mener à sa suite dans son triomphe. La traversée s'acheva comme il le désirait. **Rome lui fit une réception et lui marqua son empressement comme à l'arrivée de son père ; mais ce qui fut plus glorieux pour Titus, c'est que son père vint à sa rencontre et le reçut lui-même. La foule des citoyens témoigna d'une joie débordante en voyant les trois princes réunis.** Peu de jours après, Vespasien et Titus résolurent de ne célébrer qu'un seul triomphe commun à tous deux, quoique le Sénat en eût voté un pour chacun. Quand partit le jour où devait se déployer la pompe de la victoire, aucun des citoyens composant l'immense population de la ville ne resta chez lui ; tous se mirent en mouvement pour occuper tous les endroits où l'on pouvait du moins se tenir debout, ne laissant que l'espace tout juste suffisant pour le passage du cortège qu'ils devaient voir. 4. <123> Il faisait encore nuit quand toute l'armée, groupée en compagnies et en divisions, se mit en route sous la conduite de ses chefs et se porta non autour des portes du palais, placé sur la hauteur, mais dans le voisinage du temple d'Isis où les empereurs s'étaient reposés cette nuit-là. **Dès le lever de l'aurore, Vespasien et Titus s'avancent, couronnés de lauriers, revêtus des robes de pourpre des ancêtres et gagnent les portiques d'Octavie où le Sénat, les magistrats en charge et les citoyens de l'ordre équestre les attendaient. (...)**

[7,5,2] 5. <132> Il est impossible de décrire dignement la variété et la magnificence de ces spectacles, sous tous les aspects que l'on peut imaginer, avec ce cortège d'œuvres d'art, de richesses de tout genre, de rares produits de la nature. Presque tous les objets qu'ont jamais possédés les hommes les plus opulents pour les avoir acquis un à un, les œuvres admirables et précieuses de divers peuples, se trouvaient réunis en masse ce jour-là comme un témoignage de la grandeur de l'Empire romain. On pouvait voir des quantités d'argent, d'or, d'ivoire, façonnées suivant les formes les plus différentes, non pas portées comme dans un cortège, mais, si l'on peut dire, répandues à flots comme un fleuve : on portait des tissus de la pourpre la plus rare, des tapisseries où l'art babylonien avait brodé des figures avec une vivante exactitude : il y avait des pierreries translucides, les unes serties dans des couronnes d'or, les autres en diverses combinaisons et si nombreuses que nous pouvions craindre de nous abuser en les prenant pour les raretés qu'elles étaient. On portait aussi des statues de leurs dieux, de dimensions étonnantes et parfaitement travaillées, chacune faite d'une riche matière. On conduisait aussi des animaux d'espèces nombreuses, tous revêtus d'ornements appropriés. La foule des hommes qui les tenaient en laisse étaient parés de vêtements de pourpre et d'or : ceux qui avaient été désignés pour le cortège offraient, dans leur costume, une recherche, une somptuosité merveilleuses. Les captifs eux-mêmes, en très grand nombre, étaient

richement parés, et l'éclat varié de leurs beaux costumes dissimulait aux yeux leur tristesse, effet des souffrances subies par leur corps. Ce qui excitait au plus haut degré l'admiration fut l'aménagement des échafaudages que l'on portait : leur grandeur même éveillait des craintes et de la méfiance au sujet de leur stabilité. Beaucoup de ces machines étaient hautes, en effet, de trois et quatre étages et la richesse de leur construction donnait une impression de plaisir mêlé d'étonnement. Plusieurs étaient drapées d'étoffes d'or, et toutes encadrées d'or et d'ivoire bien travaillé. La guerre y était figurée en de nombreux épisodes, formant autant de sections qui en offraient la représentation la plus fidèle ; on pouvait voir une contrée prospère ravagée, des bataillons entiers d'ennemis taillés en pièces, les uns fuyant, les autres emmenés en captivité : des remparts d'une hauteur surprenante renversés par des machines ; de solides forteresses conquises ; l'enceinte de villes pleines d'habitants renversée de fond en comble : une armée se répandant à l'intérieur des murs ; tout un terrain ruisselant de carnage ; les supplications de ceux qui sont incapables de soutenir la lutte ; le feu mis aux édifices sacrés ; la destruction des maisons s'abattant sur leurs possesseurs : enfin, après toute cette dévastation, toute cette tristesse, des rivières qui, loin de couler entre les rives d'une terre cultivée, loin de désaltérer les hommes et les bêtes, passent à travers une région complètement dévastée par le feu. Car voilà ce que les Juifs devaient souffrir en s'engageant dans la guerre. (...)

Les dépouilles étaient portées sans ordre, mais on distinguait dans tout le butin les objets enlevés au Temple de Jérusalem : une table d'or, du poids de plusieurs talents, et un chandelier d'or du même travail, mais d'un modèle différent de celui qui est communément en usage, car la colonne s'élevait du milieu du pied où elle était fixée et il s'en détachait des tiges délicates dont l'agencement rappelait l'aspect d'un trident. Chacune était, à son extrémité, ciselée en forme de flambeau ; il y avait sept de ces flambeaux, marquant le respect des Juifs pour l'hebdomade. On portait ensuite, comme dernière pièce du butin, une copie de la loi des juifs. Enfin marchaient un grand nombre de gens tenant élevées des statues de la Victoire toutes d'ivoire et d'or. Vespasien fermait la marche, suivi de Titus, en compagnie de Domitien à cheval, magnifiquement vêtu ; le coursier qu'il présentait au public attirait tous les regards.

2. DU CHAOS POLITIQUE À LA VICTOIRE DES FLAVIENS : UNE SÉDUISANTE ALLIÉE, NAISSANCE D'UN COUPLE

Tacite, *Histoires*, II

En 81, à 27 ans, Tacite devient sous Titus quaestor augusti, questeur plus particulièrement attachés à l'empereur, signe d'une grande faveur. C'est vers 98 qu'il s'adonnera à l'histoire, avec les *Annales* et les *Histoires*.

68-69 : le chaos politique

[2,1] I Tout concourait à désigner Titus, un génie au niveau de la plus haute fortune, **les grâces du visage relevées par un certain air de grandeur**, les exploits de Vespasien, des réponses prophétiques, et mille faits indifférents qui tiennent lieu d'oracles à la crédulité prévenue. Ce fut à Corinthe en Achaïe qu'il apprit avec certitude la mort de Galba. Quelques-uns même annonçaient comme indubitable le soulèvement de Vitellius et la guerre. Incertain de ce qu'il ferait, il rassembla quelques amis et balança avec eux les conseils opposés : "S'il allait à Rome, on ne lui saurait nul gré d'un hommage apporté pour un autre, et lui-même deviendrait l'otage ou de Vitellius ou d'Othon. S'il retournait sur ses pas, il offensait infailliblement le

vainqueur. Mais la victoire était encore indécise, et le père, en se déclarant pour un parti, porterait avec lui l'excuse de son fils. Que si Vespasien prenait l'empire pour lui-même, une offense n'était rien quand on songeait à la guerre." [2,2] II. Dans ce combat de crainte et d'espérance, l'espérance l'emporta. Plusieurs attribuèrent son retour en Orient à **un désir extrême de revoir Bérénice**. Il est certain que son jeune cœur n'était pas insensible aux attraits de cette reine ; mais sa passion ne le détournait pas de soins plus importants. Il permit à sa jeunesse les amusements de la volupté, plus retenu pendant son règne que sous celui de son père.

Bérénice, « porteuse de victoire »

[2,81] LXXXI. Avant les ides de juillet, toute la Syrie avait passé sous le même serment. Vinrent ensuite des rois avec leurs États : Sohémus dont les forces n'étaient pas méprisables ; Antiochus, fier d'une antique opulence et le plus riche des monarques sujets. Bientôt averti secrètement par les siens, et sorti de Rome avant que Vitellius eût encore rien appris, Agrippa se joignit à eux après une rapide navigation. **Le parti trouvait une auxiliaire non moins zélée dans la reine Bérénice, parée des fleurs de l'âge et de la beauté, agréable même aux vieux ans de Vespasien par la magnificence des présents qu'elle offrait.** Toutes les provinces baignées par la mer jusqu'aux frontières de l'Asie et de la Grèce, toutes celles qui s'étendent à l'intérieur jusqu'aux royaumes de Pont et d'Arménie, jurèrent obéissance. Mais elles étaient aux mains de lieutenants désarmés, la Cappadoce n'ayant pas encore de légions. On tint un grand conseil à Béryte. Mucien s'y rendit avec ses lieutenants, ses tribuns et les plus distingués des centurions et des soldats. L'armée de Judée fournit aussi l'élite et l'honneur de ses rangs. Tant de fantassins et de cavaliers rassemblés, la pompe que tous ces rois déployaient à l'envi, formaient un spectacle digne de la grandeur impériale.

[2,1] *Augebat famam ipsius Titi ingenium quantaecumque fortunae capax, **decor oris cum quadam maiestate**, prosperae Vespasiani res, praesaga responsa, et inclinatis ad credendum animis loco omnium etiam fortuita. ubi Corinthi, Achaiae urbe, certos nuntios accepit de interitu Galbae et aderant qui arma Vitellii bellumque adfirmarent, anxius animo paucis amicorum adhibitis cuncta utrimque perlustrat: si pergeret in urbem, nullam officii gratiam in alterius honorem suscepti, ac se Vitellio siue Othoni obsidem fore: sin rediret, offensam haud dubiam uictoris, set incerta adhuc uictoria et concedente in partis patre filium excusatum. sin Vespasianus rem publicam susciperet, obliuiscendum offensarum de bello agitantibus. [2,2] His ac talibus inter spem metumque iactatum spes uicit. Fuerunt qui **accensum desiderio Berenices reginae uertisse iter** crederent; neque abhorrebat a Berenice iuuenilis animus, sed gerendis rebus nullum ex eo impedimentum. Laetam uoluptatibus adulescentiam egit, suo quam patris imperio moderatior.*

[2,81] *Ante idus Iulias Syria omnis in eodem sacramento fuit. Accessere cum regno Sobaemus haud spernendis uiribus, **Antiochus uetustis opibus ingens et seruientium regum ditissimus**. Mox per occultos suorum nuntios excitus ab urbe Agrippa, ignaro adhuc Vitellio, celeri nauigatione properauerat. **Nec minore animo regina Berenice partis iuuabat, florens aetate formaque et seni quoque Vespasiano magnificentia munerum grata**. Quidquid prouinciarum adluitur mari Asia atque Achaia tenus, quantumque introrsus in Pontum et Armenios patescit, iurauere; sed inermes legati regebant, nondum additis Cappadociae legionibus. consilium de summa rerum Beryti habitum. illuc Mucianus cum legatis tribunisque et splendidissimo quoque centurionum ac militum uenit, et e Iudaico exercitu lecta decora: tantum simul peditum equitumque et aemulantium inter se regum paratus speciem fortunae principalis effecerant.*

3 . MORT DE VESPASIEN, NAISSANCE D'UNE LÉGENDE

Dion Cassius (résumé par Xiphilin) ou le récit de l'histoire de Titus et Bérénice adopté par CORNEILLE dans *Tite et Bérénice* (1670)

Dion Cassius est un historien grec (153-235) qui fit carrière dans l'administration romaine. Son histoire romaine ne nous est parvenue qu'en partie, mais grâce à Xiphilin, un moine de Constantinople, nous disposons d'un abrégé de la partie manquante. Guillaume Blanc d'Alby, en 1551, en livra une traduction latine, donnée ici par Corneille.

Le texte latin est donné par Corneille pour seule introduction à sa pièce.

Xiphilin, d'après **Dion Cassius**

SUR VESPASIEN

Traduction de Guillaume Blanc
[du grec en latin - N.D.L.R.]

Vespasien fut en son absence déclaré empereur par le Sénat, et Titus et Domitien déclarés Césars. Domitien était tombé fou amoureux de Domitie, fille de Corbulon : après l'avoir enlevée à son mari Lucius Lamius Emilius, il la comptait au nombre de ses maîtresses, jusqu'au jour où il l'épousa.

Cette époque vit aussi la splendeur de Bérénice, qui se rendit à Rome avec son frère, Agrippa ; celui-ci fut élevé à la dignité de préteur et la reine elle-même s'installa au Palais [*littéralement* : au Palatin] où elle commença à partager la vie de Titus, ce qui laissait espérer qu'il en ferait sa femme : et de fait, elle se comportait déjà en tout comme son épouse. Mais Titus, comprenant que le peuple romain supportait mal cette situation, la renvoya devant l'ampleur des critiques qui s'élevaient.

SUR TITUS

Titus, du jour où il se trouva seul à la tête de l'empire, ne se rendit plus coupable d'aucun meurtre, et il ne céda plus à l'emprise de l'amour : il se montra clément alors même qu'il était visé par des complots, et s'abstint de toute relation charnelle, même après le retour de Bérénice à Rome.

En mourant, il déclara se repentir seulement d'une chose, sans s'ouvrir sur sa nature ; personne ne put la savoir avec certitude, tous se perdant en conjectures diverses. Une rumeur persistante, cependant, transmise par plusieurs, voudrait qu'il s'agît de sa liaison avec Domitie, la femme de son frère ; d'autres pensent, hypothèse que je partage, qu'il regrettait de ne pas avoir tué Domitien, dont la trahison lui était pourtant bien connue, d'avoir préféré l'endurer, et de laisser l'empire romain passer à un tel homme.

Traduction Française Gomez d'après Corneille, pour la présente rencontre.

Le texte latin donné par Corneille

XIPHILINUS EX DIONE

IN VESPASIANO

Guillelmo Blanco Interprete.

Vespasianus a Senatu Absens imperator creatur, Titusque et Domitianus Cesares designantur.

Domitianus animum ad amorem Domitiae filiae Corbulonis applicaverat, eamque a Lucio Lamio AEmiliano viro ejus abductam secum habebat in numero amicarum, eademque postea uxorem duxit.

Per id tempus Berenic maxime florebat, ob eamque causam cum Agrippa fratre Romam venit. Is pretoriis honoribus auctus est, ipsa habitavit in Palatio, coepitque cum Tito coire : spes erat eam Tito nuptem iri, jam enim omnia, ut si esset uxor, gerebat. Sed Titus cum intelligeret populum romanum id moleste ferre, eam repudiavit, praesertim quod de iis rebus magni rumores perferrentur.

IN TITO.

Titus, ex quo tempore principatum solus obtinuit, nec caedes fecit, nec amoribus inservivit, sed comis quamvis insidiis peteretur, et continens, Berenice licet in urbem reversa, fuit.

Titus moriens se unius tantum rei poenitere dixit, id autem quid esset non aperuit, nec quisquam certo novit, aliud aliis conjicientibus. Constans fama fuit, ut nonnulli tradunt, quod Domitian uxorem fratris habuisset : alii putant quibus ego assentior, quod Domitianum a quo certo sciebat sibi insidias parari, non interfecisset, sed id ab eo pati maluisset, et quod traderet Imperium Romanum tali viro.

4.. LE CHOIX DE LA CRISE

Suétone, *Vie des douze Césars*, Titus : la référence de Racine pour *Bérénice* (1670)

Erudit, homme de lettres qui devint vers 120 le secrétaire de l'empereur Hadrien, Suétone (70-128) livre une Vie des douze Césars qui va de Jules César à Domitien.

I. Titus, qui s'appelait Vespasien comme son père, fut l'amour et **les délices du genre humain**: tant il sut se concilier la bienveillance universelle, ou par son caractère, ou par son adresse, ou par son bonheur. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que ce prince, adoré sur le trône, fut en butte au blâme public, et même à la haine, étant simple particulier et pendant le règne de son père.

VI (...) On citerait peu de princes parvenus au trône avec une réputation plus défavorable et une plus grande impopularité.

VII. (1) Outre sa cruauté, on redoutait son intempérance; car il prolongeait ses orgies jusqu'au milieu de la nuit avec les plus déréglés de ses compagnons. On craignait aussi son penchant à la débauche, en le voyant entouré d'une foule de mignons et d'eunuques, et **éperdument épris de Bérénice, à laquelle, disait-on, il avait promis le mariage**. On l'accusait aussi de rapacité, parce qu'on savait que, dans les affaires de la juridiction de son père, il marchandait et vendait la justice à prix d'argent. Enfin on croyait et l'on disait ouvertement que ce serait un autre Néron. (2)

Mais cette réputation tourna à son avantage, et ce fut précisément ce qui lui valut les plus grandes louanges, lorsqu'on s'aperçut qu'au lieu de s'abandonner à ses vices, il montrait les plus hautes vertus. (3) Ses festins étaient agréables, mais sans profusion. (4) Il choisit des amis d'un tel mérite que ses successeurs les conservèrent pour eux comme les meilleurs soutiens de l'État. Il renvoya Bérénice malgré lui et malgré elle. (5) Il cessa de favoriser de ses libéralités quelques-uns de ses plus chers favoris. Quoiqu'ils fussent si habiles danseurs qu'ils brillèrent dans la suite sur la scène, il ne voulut plus même les voir en public. (6) Il ne fit jamais aucun tort à qui que ce fût, respecta toujours le bien d'autrui, et refusa même les souscriptions autorisées par l'usage.

VIII (...) (6) Pour paraître encore plus populaire, il admit quelquefois le public dans les thermes où il se baignait. (7) Son règne fut attristé par quelques désastres, tels qu'une éruption de Vésuve dans la Campanie, un incendie dans Rome qui dura trois jours et trois nuits, et une peste comme on n'en avait jamais vu. (8) Dans ces déplorables circonstances, il ne se borna pas à montrer la sollicitude d'un prince, il déploya toute la tendresse d'un père, consolant tour à tour les peuples par ses édits, et les secourant par ses bienfaits.

IX (5) Quant à son frère Domitien qui lui tendait sans cesse des embûches, qui cherchait presque ouvertement à soulever les armées et à s'enfuir de la cour, il ne put se résoudre ni à le faire périr, ni à s'en séparer, et il ne le traita pas avec moins de considération qu'auparavant. Il continua, comme dès le premier jour, à le proclamer son collègue et son successeur à l'empire. Quelquefois même en particulier il le conjurait, en répandant des pleurs, de vouloir enfin payer son attachement de retour.

Œuvres de Suétone, traduction de Cabaret-Dupaty, Paris, 1893, reprenant celle de La Harpe, et révisée par Jacques Poucet, pour Itinera electronica.

Suétone : le texte latin

*I. Titus cognomine paterno, **amor ac deliciae generis humani** (tantum illi ad promerendam omnium uoluntatem uel ingenii uel artis uel fortunae superfuit, et, quod difficillimum est, in imperio: quando priuatus atque etiam sub patre principe ne odio quidem, nedum uituperatione publica caruit) natus est III. Kal. Ian. (...)*

VI. (...) (4) Quibus rebus sicut in posterum securitati satis cauit, ita ad praesens plurimum contraxit inuidiae, ut non temere quis tam aduerso rumore magisque inuitis omnibus transierit ad principatum.

*VII (1) Praeter saenitiam suspecta in eo etiam luxuria erat, quod ad mediam noctem comissionem cum profusissimo quoque familiarum extenderet; nec minus libido, propter excoletorum et spadonum greges **propterque insignem reginae Berenices amorem, cum etiam nuptias pollicitus ferebatur**; suspecta rapacitas, quod constabat in cognitionibus patris nundinari praemiarique solitum; deinceps propalam alium Neronem et opinabantur et praedicabant. (2) At illi ea fama pro bono cessit conuersaque est in maximas laudes, neque uitio ullo reperto et contra uirtutibus summis. (3) Conuiuia instituit iucunda magis quam profusa. (4) Amicos elegit, quibus etiam post eum principes ut et sibi et rei p. necessariis adqueuerunt praecipueque sunt usi. **Berenicen statim ab urbe dimisit, inuitus, inuitam.** (5) Quosdam e gratissimis delicatorem, quamquam tam artifices saltationis, ut mox scaenam tenuerint, non modo fouere prolixius, sed spectare omnino in publico coetu supersedit.*

(6) *Nulli cinium quicquam ademit; abstinuit alieno, ut si qui umquam, ac ne concessas quidem ac solitas conlationes recepit. (...)*

VIII . (...) (6) *Ne quid popularitatis praetermitteret, nonnumquam in thermis suis admissa plebe lauit. (7) Quaedam sub eo fortuita ac tristia acciderunt, ut conflagratio Veseui montis in Campania, et incendium Romae per triduum totidemque noctes, item pestilentia quanta non temere alias. (8) In iis tot aduersis ac talibus non modo principis sollicitudinem sed et parentis affectum unicum praestitit, nunc consolando per edicta, nunc opitulando quatenus suppeteret facultas.*

IX (...) (5) *Fratrem insidiari sibi non desinentem, sed paene ex professo sollicitantem exercitus, meditantem fugam, neque occidere neque seponere ac ne in minore quidem honore habere sustinuit, sed, ut a primo imperii die, consorte successoremque testari perseueravit, nonnumquam secreto precibus et lacrimis orans, ut tandem mutuo erga se animo uellet esse.*

Le passage de Suétone repris et recomposé par Racine dans sa préface

Titus, reginam Berenicen, cum etiam nuptias pollicitus ferebatur, statim ab Urbe dimisit inuitus inuitam.

C'est-à-dire que "Titus, [qui aimait passionnément] Bérénice, et qui même, à ce qu'on croyait, lui avait promis de l'épouser, la renvoya de Rome, malgré lui et malgré elle, dès les premiers jours de son empire". Cette action est très fameuse dans l'histoire, et je l'ai trouvée très propre pour le théâtre, par la violence des passions qu'elle y pouvait exciter. En effet, nous n'avons rien de plus touchant dans tous les poètes, que la séparation d'Enée et de Didon, dans Virgile. Et qui doute que ce qui a pu fournir assez de matière pour tout un chant d'un poème héroïque, où l'action dure plusieurs jours, ne puisse suffire pour le sujet d'une tragédie, dont la durée ne doit être que de quelques heures ?

OUVERTURE ET PASSAGE AU THÉÂTRE...

1670 :

UNE « ACTION TRÈS FAMEUSE DANS L'HISTOIRE »

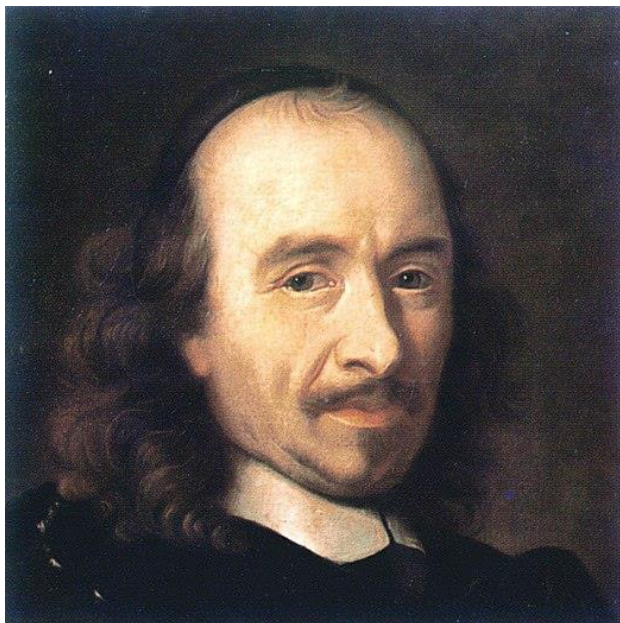
et « TRÈS PROPRE POUR LE THÉÂTRE »

Les sources antiques ont été compilées, notamment Suétone, au XVII^e siècle, par Coëffetau dans son *Histoire romaine*, dix fois rééditée entre 1623 et 1670.

En 1640-1643, le Père Le Moyne, jésuite, publie des *Peintures morales où les passions sont représentées par tableaux*. Le livre VII, 2^e section, présente : « La Modération victorieuse de l'Amour. Tite et Bérénice. »

Dans les années 1667-1668, Arnaud d'Andilly, de Port-Royal, bien connu de Racine, publie une traduction directement du grec de l'œuvre historique de Flavius Josèphe.

1670 : Le duel légendaire des deux titans du théâtre français



Pierre CORNEILLE

64 ans en 1670

L'illustre auteur du *Cid* (1643) et d'une série de chefs-d'œuvre « romains »... Il a connu aussi de semi-échecs et n'est revenu à la scène et au succès qu'en 1659, avec *Œdipe*.



Jean RACINE

31 ans en 1670

Helléniste (formé à Port-Royal) il lit les tragiques grecs dans le texte. Il triomphe lui aussi depuis *Andromaque* (1667) et vient d'attaquer Corneille sur son terrain avec *Britannicus* (1669).

À la fin du XVII^e siècle et au XVIII^e siècle naît une légende littéraire... qui trouve son expression la plus achevée avec VOLTAIRE

PRÉFACE DE VOLTAIRE à son édition des *Œuvres complètes* de Corneille

Un amant et une maîtresse qui se quittent ne sont pas sans doute un sujet de tragédie. Si on avait proposé un tel plan à Sophocle ou à Euripide, ils l'auraient renvoyé à Aristophane. L'amour qui n'est qu'amour, qui n'est point une passion terrible et funeste, ne semble fait que pour la comédie, pour la pastorale, ou pour l'éplogue.

Cependant Henriette d'Angleterre, belle-soeur de Louis XIV, voulut que Racine et Corneille fissent chacun une tragédie des adieux de Titus et de Bérénice. Elle crut qu'une victoire obtenue sur l'amour le plus vrai et le plus tendre ennoblissait le sujet; et en cela elle ne se trompait pas : mais elle avait encore un intérêt secret à voir cette victoire représentée sur le théâtre ; elle se ressouvenait des sentiments qu'elle avait eus longtemps pour Louis XIV, et du goût vif de ce prince pour elle. Le danger de cette passion, la crainte de mettre le trouble dans la famille royale, les noms de beau-frère et de belle-soeur, mirent-un frein à leurs désirs; mais il resta toujours dans leurs cœurs une inclination secrète, toujours chère à l'un et à l'autre.

Ce sont ces sentiments qu'elle voulut voir développés sur la scène, autant pour sa consolation que pour son amusement. Elle chargea le marquis de Dangeau confident de ses amours avec le roi, d'engager secrètement Corneille et Racine à travailler l'un et l'autre sur ce sujet, qui paraissait si peu fait pour la scène. Les deux pièces furent composées dans l'année 1670, sans qu'aucun des deux sût qu'il avait un rival.

Elles furent jouées en même temps sur la fin de la même année; celle de Racine à l'hôtel de Bourgogne, et celle de Corneille au Palais-Royal.

Il est étonnant que Corneille tombât dans ce piège; il devait bien sentir que le sujet était l'opposé de son talent. Entelle ne terrassa point Darès dans ce combat, il s'en faut bien. La pièce de Corneille tomba; celle de Racine eut trente représentations de suite; et toutes les fois qu'il s'est trouvé un acteur et une actrice capables d'intéresser dans les rôles de Titus et de Bérénice, cet ouvrage dramatique, qui n'est peut-être pas une tragédie, a toujours excité les applaudissements les plus vrais, ce sont les larmes.

**Mais la légende, si elle est reprise et enrichie,
est une forme de réalité... symbolique !**

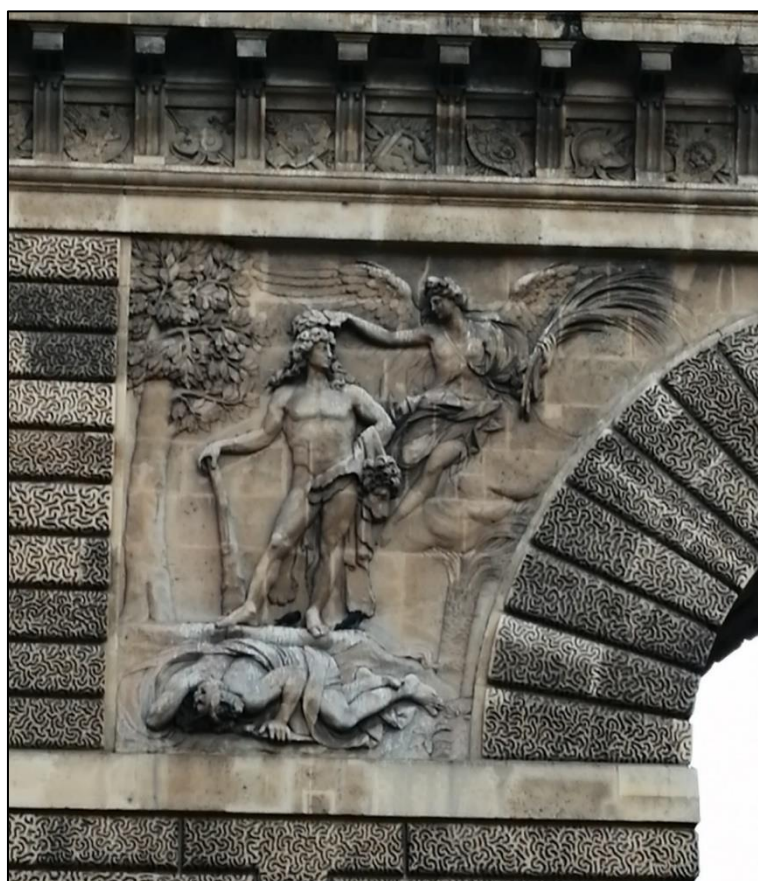
Avant Voltaire...

- **Louis Racine, fils de l'auteur**
- **Fontenelle, son neveu...**

Portrait du prince en maître du monde et de ses passions



La Porte Saint-Denis, à Paris (1672 : victoires sur le Rhin et en Franche-Comté).



La Porte Saint-Martin, façade extérieure (1674) et façade intérieure.

Étienne le Hongre représente Louis XIV en Hercule à demi nu, portant sa perruque et tenant sa massue, tandis qu'il foule aux pieds Achéloos, ou Géryon ; La Prise de Besançon, par Martin van den Bogaert (à droite) montre Louis XIV surmonté d'une Renommée, debout devant un palmier et un olivier et recevant les clefs d'une femme, allégorie de la ville, fléchissant le genou à terre.

- **7 novembre 1659**, les Espagnols acceptent de signer le traité des Pyrénées, qui fixe les frontières entre la France et l'Espagne. Louis XIV consent à épouser l'infante Marie-Thérèse d'Autriche, fille de Philippe IV, roi d'Espagne, et d'Élisabeth de France. Ce mariage a pour but de sceller la paix. Il a lieu **le 9 juin 1660** en l'église Saint-Jean-Baptiste de Saint-Jean-de-Luz. Louis XIV renonce à son amour pour Marie Mancini, nièce de Mazarin.
- **9 mars 1661** : Mort de Mazarin. Le jeune Louis XIV supprime la fonction de ministre principal et prend personnellement le contrôle du gouvernement.
- **1670** : Création de l'Hôtel des Invalides.



Louis XIV en 1670 (32 ans)

De l'Histoire à la scène

CORNEILLE, *Tite et Bérénice* **Une comédie héroïque et un quatuor**

Représentée pour la première fois le 28 novembre 1670 au Théâtre du Palais-Royal.

TITE, Empereur de Rome et amant de Bérénice.

DOMITIAN, frère de Tite et amant de Domitie.

BÉRÉNICE, reine d'une partie de la Judée.

DOMITIE, fille de Corbulon.

PLAUTINE, confidente de Domitie.

FLAVIAN, confident de Tite.

ALBIN, confident de Domitian.

PHILON, Ministre d'État, confident de Bérénice.

La scène est à Rome dans le palais impérial.

Diagramme scénique de <i>TITE et BERENICE</i> de Corneille										
Acte	Scène	Personnages présents en scène								Remarque
1	1	Plautine	DOMITIE							
	2		DOMITIE	DOMITIAN	Albin					
	3			DOMITIAN						
2	1						Flavian			
	2					TITE				
	3	Plautine	DOMITIE	DOMITIAN	Albin	TITE				
	4						Flavian			
	5	Plautine	DOMITIE	DOMITIAN	Albin	TITE	Flavian	BERENICE	Philon	cp de théâtre
	6	Plautine	DOMITIE			TITE			Philon	transition
	7									
3	1			DOMITIAN				BERENICE	Philon	
	2		DOMITIE	DOMITIAN						
	3		DOMITIE					BERENICE	Philon	
	4							BERENICE	Philon	
	5					TITE	Flavian	BERENICE	Philon	
4	1							BERENICE	Philon	
	2			DOMITIAN	Albin			BERENICE	Philon	
	3	Plautine	DOMITIE	DOMITIAN	Albin					
	4			DOMITIAN	Albin	TITE	Flavian			
5	1									
	2	Plautine	DOMITIE				TITE	Flavian		
	3									
	4					TITE	Flavian	BERENICE	Philon	
	5			DOMITIAN	Albin	TITE	Flavian	BERENICE	Philon	

RACINE, *Bérénice*

Une tragédie et un trio

Diagramme scénique de *BERENICE* de Racine

Acte	Scène	Personnages présents en scène		Durée			
1	1	Arsace					
	2	ANTIOCHUS					
	3	Arsace					
	4	ANTIOCHUS	BERENICE	Phénice			
	5		BERENICE	Phénice			
2	1			TITUS	Paulin	SUITE	
	2						
	3					Rutile	
	4		BERENICE	Phénice			
	5			transition			
3	1			TITUS			
	2	ANTIOCHUS	Arsace				
	3		BERENICE	Phénice			
	4						
4	1			BERENICE	Phénice		
	2						
	3			TITUS	Paulin	SUITE	
	4			TITUS			
	5		BERENICE	Phénice	TITUS		
	6			TITUS	Paulin		
	7	ANTIOCHUS	Arsace				
	8			TITUS	Paulin	Rutile	
5	1						
	2						
	3	ANTIOCHUS	Arsace				
	4			TITUS			
	5			BERENICE	Phénice	TITUS	
	6			TITUS			
	7	ANTIOCHUS		BERENICE	Phénice	TITUS	

ACTEURS

TITUS, empereur de Rome.

BÉRÉNICE, reine de Palestine.

ANTIOCHUS, roi de Comagène.

PAULIN, confident de Titus.

ARSACE, confident d'Antiochus.

PHÉNICE, confidente de Bérénice.

RUTILE, Romain.

SUITE DE TITUS

La scène est à Rome, dans un cabinet qui est entre l'appartement de Titus, et celui de Bérénice.

EXTRAITS de *Tite et Bérénice* de Corneille :

le registre de la comédie héroïque

ACTE II

SCÈNE II. Tite, Domitian, Albin.

DOMITIAN.

Puis-je parler, Seigneur, et de votre amitié
Espérer une grâce à force de pitié ?
Je me suis jusqu'ici fait trop de violence,
Pour augmenter encor mes maux par mon silence,
**Ce que je vais vous dire est digne du trépas,
Mais aussi j'en mourrai si je ne le dis pas :**
Apprenez donc mon crime, et voyez s'il faut faire
Justice d'un coupable, ou grâce aux vœux d'un frère.
J'ai vu ce que j'aimais choisi pour être à vous,
Et je l'ai vu longtemps sans en être jaloux,
Vous n'aimiez Domitie alors que par contrainte,
Vous vous faisiez effort, j'imitais votre feinte,
Et comme aux lois d'un père il fallait obéir,
Je feignais d'oublier, vous de ne point haïr.
Le ciel qui dans vos mains met sa toute-puissance
Ne met-il point de borne à cette obéissance ?
La faut-il à son ombre, et que ce même effort
Vous déchire encor l'âme, et me donne la mort ?

TITE.

Souffrez sur cet effort que je vous désabuse.
Il fut grand, et de ceux que tout le cœur refuse,
Pour en sauver le mien je fis ce que je pus,
Mais ce qui fut effort à présent ne l'est plus.
Sachez-en la raison. Sous l'empire d'un père
Je murmurai toujours d'un ordre si sévère,
Et cherchai les moyens de tirer en longueur
Cet hymen qui vous gêne et m'arrachait le cœur.
Son trépas a changé toutes choses de face.
**J'ai pris ses sentiments lorsque j'ai pris sa place,
Je m'impose à mon tour les lois qu'il m'imposait,
Et me dis après lui tout ce qu'il me disait.**
J'ai des yeux d'empereur, et n'ai plus ceux de Tite,
Je vois en Domitie un tout autre mérite,
J'écoute la raison, j'en goûte les conseils,
Et j'aime comme il faut qu'aiment tous mes pareils.
Si dans les premiers jours que vous m'avez vu maître
Votre feu mal éteint avait voulu paraître,
J'aurais pu me combattre et me vaincre pour vous :
Mais si près d'un hymen si souhaité de tous,
Quand Domitie a droit de s'en croire assurée,

Que le jour en est pris, la fête préparée,
Je l'aime et lui dois trop, pour jeter sur son front
L'éternelle rougeur d'un si mortel affront.
Rome entière, et ma foi l'appellent à l'empire,
Voyez mieux de quel œil on m'en verrait dédire,
Ce qu'ose se permettre une femme en fureur,
Et combien Rome entière aurait pour moi d'horreur.

DOMITIAN.

Elle n'en aurait point de vous voir pour un frère
Faire autant que pour elle il vous a plu de faire.
Seigneur, à vos bontés laissez un libre cours,
Qui se vainc une fois peut se vaincre toujours,
Ce n'est pas un effort que votre âme redoute.

TITE.

Qui se vainc une fois sait bien ce qu'il en coûte,
L'effort est assez grand pour en craindre un second.

DOMITIAN.

Ah, si votre grande âme à peine s'en répond,
La mienne qui n'est pas d'une trempe si belle,
Réduite au même effort, Seigneur, que fera-t-elle ?

TITE.

Ce que je fais, mon frère, aimez ailleurs.

DOMITIAN.

Hélas,

Ce qui vous fut aisé, Seigneur, ne me l'est pas.
Quand vous avez changé, voyiez-vous Bérénice ?
De votre changement son départ fut complice,
Vous l'aviez éloignée, et j'ai devant les yeux,
Je vois presque en vos bras ce que j'aime le mieux.
Jugez de ma douleur par l'excès de la vôtre,
Si vous voyiez la Reine entre les bras d'un autre :
Contre un rival heureux épargneriez-vous rien,
À moins que d'un respect aussi grand que le mien ?

TITE.

Vengez-vous, j'y consens, que rien ne vous retienne,
Je prends votre maîtresse, allez, prenez la mienne,
Épousez Bérénice, et...

DOMITIAN.

Vous n'achevez point,
Seigneur, me pourriez-vous aimer jusqu'à ce point ?

TITE.

Oui, si je ne craignais pour vous l'injuste haine
Que Rome concevrait pour l'époux d'une Reine.

DOMITIAN.

Dites, dites, Seigneur, qu'il est bien malaisé
De céder ce qu'adore un cœur bien embrasé.
(...)

ACTE IV

SCÈNE III. Domitian, Domitie, Albin, Plautine.

DOMITIE.

Prince, si vous m'aimez, l'occasion est belle.

DOMITIAN.

Si je vous aime ? Est-il un amant plus fidèle ?
Mais, Madame, sachons ce que vous souhaitez.

DOMITIE.

Vous me servirez mal, puisque vous en doutez.
L'amant digne du cœur de la beauté qu'il aime
Sait mieux ce qu'elle veut que ce qu'il veut lui-même.
Mais puisque j'ai besoin d'expliquer mon courroux,
J'en veux à Bérénice, à l'empereur, à vous.
À lui, qui n'ose plus m'aimer en sa présence,
À vous, qui vous mettez de leur intelligence,
Et dont tous les amis vont servir un amour
Qui me rend à vos yeux la fable de la cour.
Si vous m'aimez, Seigneur, il faut sauver ma gloire,
M'assurer par vos soins une pleine victoire.
Il faut ...

DOMITIAN.

Si vous croyez votre bonheur douteux,
Votre retour vers moi serait-il si honteux ?
Suis-je indigne de vous ? Suis-je si peu de chose,
Que toute votre gloire à mon amour s'oppose ?
Ne voit-on plus en moi ce que vous estimiez,
Et suis-je moindre enfin qu'alors que vous m'aimiez ?

DOMITIE.

Non, mais un autre espoir va m'accabler de honte,
Quand le trône m'attend, si Bérénice y monte.
Délivrez-en mes yeux, et prêtez-moi la main
Du moins à soutenir l'honneur du nom romain.
De quel œil verrez-vous qu'une reine étrangère...

DOMITIAN.

De l'œil dont je verrais que l'empereur mon frère

En prît d'autres pour vous, ranimât mon espoir,
Et pour se rendre heureux usât de son pouvoir.

DOMITIE.

Ne vous y trompez pas, s'il me donne le change,
Je ne suis point à vous, je suis à qui me venge,
Et trouverai peut-être à Rome assez d'appui
Pour me venger de vous aussi bien que de lui.

DOMITIAN.

Et c'est du nom de Romain la gloire qui vous touche,
Madame ? Et vous l'avez au cœur comme en la bouche ?
Ah, que le nom de Rome est un nom précieux
Alors qu'en la servant on se sert encor mieux,
Qu'avec nos intérêts ce grand devoir conspire,
Et que pour récompense on se promet l'empire !
Parlons à cœur ouvert, Madame, et dites-moi
Quel fruit je dois attendre enfin d'un tel emploi.

DOMITIE.

**Voulez-vous pour servir être sûr du salaire,
Seigneur, et n'avez-vous qu'un amour mercenaire ?**

DOMITIAN.

**Je n'en connais point d'autre, et ne conçois pas bien
Qu'un amant puisse plaire en ne prétendant rien.**

DOMITIE.

Que ces prétentions sentent les âmes basses !

DOMITIAN.

Les dieux à qui les sert font espérer les grâces.
(...)

DOMITIE.

Parlons à cœur ouvert. Aimez-vous Bérénice ?

DOMITIAN.

Autant qu'il faut l'aimer pour vous faire un supplice.

DOMITIE.

Ce sera donc le vôtre encor plus que le mien.
Après cela, Seigneur ; je ne vous dis plus rien.
S'il n'a pas pour votre âme une assez longue gêne,
J'y puis joindre au besoin une implacable haine.

DOMITIAN.

Et moi, dût à jamais croître ce grand courroux,
J'épouserai, Madame, ou Bérénice, ou vous.

DOMITIE.

Ou Bérénice, ou moi ? La chose est donc égale,
Et vous ne m'aimez plus qu'autant que ma rivale !
(...)

SCÈNE IV. Domitian, Albin.

DOMITIAN.

Admire ainsi que moi **de quelle jalousie**
Au seul nom de la reine elle a paru saisie,
Comme s'il importait à ses heureux appas
À qui je donne un cœur dont elle ne veut pas.

ALBIN.

Seigneur, telle est l'humeur de la plupart des femmes.
(...)



Eau-forte par Hubert François Bourguignon dit Gravelot et Antoine Radigues, édition du *Théâtre de Pierre Corneille*, Genève, Les Frères Cramer, 1764. Représentant la dernière scène (acte V, scène 5) :

« [Bérénice] : Rome a sauvé ma gloire en me donnant sa voix,
Sauvons-lui vous et moi la gloire de ses lois [...] »

ANTIOCHUS.

Au moins, souvenez-vous que je cède à vos lois,
Et que vous m'écoutez pour la dernière fois.
Si dans ce haut degré de gloire et de puissance,
Il vous souvient des lieux où vous prîtes naissance,
Madame, il vous souvient que mon cœur en ces lieux
Reçut le premier trait qui partit de vos yeux.
J'aimai, j'obtins l'aveu d'Agrippa votre frère.
Il vous parla pour moi. Peut-être sans colère
Alliez-vous de mon cœur recevoir le tribut,
Titus, pour mon malheur, vint, vous vit, et vous plut.
Il parut devant vous dans tout l'éclat d'un homme
Qui porte entre ses mains la vengeance de Rome.
La Judée en pâlit. Le triste Antiochus
Se compta le premier au nombre des vaincus.
Bientôt de mon malheur interprète sévère,
Votre bouche à la mienne ordonna de se taire.
Je disputai longtemps, je fis parler mes yeux.
Mes pleurs et mes soupirs vous suivaient en tous lieux.
Enfin votre rigueur emporta la balance,
Vous sûtes m'imposer l'exil, ou le silence :
Il fallut le promettre, et même le jurer.
Mais, puisqu'en ce moment j'ose me déclarer,
Lorsque vous m'arrachiez cette injuste promesse,
Mon cœur faisait serment de vous aimer sans cesse.

BÉRÉNICE.

Ah ! que me dites-vous ?

ANTIOCHUS.

Je me suis tu cinq ans,
Madame, et vais encor me taire plus longtemps.
De mon heureux rival j'accompagnai les armes.
J'espérai de verser mon sang après mes larmes,
Ou qu'au moins jusqu'à vous porté par mille exploits,
Mon nom pourrait parler, au défaut de ma voix.
Le ciel sembla promettre une fin à ma peine.
Vous pleurâtes ma mort, hélas ! trop peu certaine.
Inutiles périls ! Quelle était mon erreur !
La valeur de Titus surpassait ma fureur.
Il faut qu'à sa vertu mon estime réponde.
Quoique attendu, Madame, à l'empire du monde,
Chéri de l'univers, enfin aimé de vous,
Il semblait à lui seul appeler tous les coups,
Tandis que sans espoir, haï, lassé de vivre,
Son malheureux rival ne semblait que le suivre.

Je vois que votre cœur m'applaudit en secret,
Je vois que l'on m'écoute avec moins de regret,
Et que trop attentive à ce récit funeste,
En faveur de Titus vous pardonnez le reste.
Enfin après un siège aussi cruel que lent,
Il dompta les mutins, reste pâle et sanglant
Des flammes, de la faim, des fureurs intestines,
Et laissa leurs remparts cachés sous leurs ruines.
Rome vous vit, Madame, arriver avec lui.
Dans l'Orient désert quel devint mon ennui !
Je demeurai longtemps errant dans Césarée,
Lieux charmants, où mon cœur vous avait adorée.
Je vous redemandais à vos tristes États,
Je cherchais en pleurant les traces de vos pas.
Mais enfin succombant à ma mélancolie,
Mon désespoir tourna mes pas vers l'Italie.
Le sort m'y réservait le dernier de ses coups.
Titus en m'embrassant m'amena devant vous.
Un voile d'amitié vous trompa l'un et l'autre ;
Et mon amour devint le confident du vôtre.
Mais toujours quelque espoir flattait mes déplaisirs,
Rome, Vespasien, traversaient vos soupirs.
Après tant de combats Titus cédait peut-être.
Vespasien est mort, et Titus est le maître.
Que ne fuyais-je alors ! J'ai voulu quelques jours
De son nouvel empire examiner le cours.
Mon sort est accompli. Votre gloire s'apprête,
Assez d'autres sans moi, témoins de cette fête,
À vos heureux transports viendront joindre les leurs.
Pour moi, qui ne pourrais y mêler que des pleurs,
D'un inutile amour trop constante victime,
Heureux dans mes malheurs, d'en avoir pu sans crime
Conter toute l'histoire aux yeux qui les ont faits,
Je pars plus amoureux que je ne fus jamais.

(...)

« Pour jamais »...

ACTE IV

SCÈNE V. Bérénice, Titus.

(...)

BÉRÉNICE.

Hé bien réglez, cruel, contentez votre gloire.

Je ne dispute plus. J'attendais, pour vous croire,
Que cette même bouche, après mille serments
D'un amour, qui devait unir tous nos moments,
Cette bouche à mes yeux s'avouant infidèle,
M'ordonnât elle-même une absence éternelle.
Moi-même j'ai voulu vous entendre en ce lieu.
Je n'écoute plus rien, et pour jamais adieu.
Pour jamais ! Ah Seigneur, songez-vous en vous-même
Combien ce mot cruel est affreux quand on aime ?
Dans un mois, dans un an, comment souffrirons-nous,
Seigneur, que tant de mers me séparent de vous ?
Que le jour recommence et que le jour finisse,
Sans que jamais Titus puisse voir Bérénice,
Sans que de tout le jour je puisse voir Titus ?
Mais quelle est mon erreur, et que de soins perdus !
L'ingrat de mon départ consolé par avance,
Daignera-t-il compter les jours de mon absence ?
Ces jours si longs pour moi lui sembleront trop courts.

TITUS.

Je n'aurai pas Madame, à compter tant de jours.
J'espère que bientôt la triste Renommée
Vous fera confesser que vous étiez aimée.
Vous verrez que Titus n'a pu sans expirer...

BÉRÉNICE.

Ah Seigneur ! S'il est vrai, pourquoi nous séparer ? (...)

ACTE V, scène dernière

(...)

BÉRÉNICE, *se levant.*

Arrêtez. Arrêtez. Princes trop généreux,
En quelle extrémité me jetez-vous tous deux !
Soit que je vous regarde, ou que je l'envisage,
Partout du désespoir je rencontre l'image.
Je ne vois que des pleurs. Et je n'entends parler
Que de trouble, d'horreurs, de sang prêt à couler.

À Titus.

Mon cœur vous est connu, Seigneur, et je puis dire
Qu'on ne l'a jamais vu soupirer pour l'empire.
La grandeur des Romains, la pourpre des Césars
N'a point, vous le savez, attiré mes regards.
J'aimais, Seigneur, j'aimais, je voulais être aimée.
Ce jour, je l'avouerai, je me suis alarmée.
J'ai cru que votre amour allait finir son cours.
Je connais mon erreur, et vous m'aimez toujours.

Votre cœur s'est troublé, j'ai vu couler vos larmes.
Bérénice, Seigneur, ne vaut point tant d'alarmes,
Ni que par votre amour l'univers malheureux,
Dans le temps que Titus attire tous ses vœux,
Et que de vos vertus il goûte les prémices,
Se voie en un moment enlever ses délices.
Je crois depuis cinq ans jusqu'à ce dernier jour
Vous avoir assuré d'un véritable amour.
Ce n'est pas tout, je veux en ce moment funeste
Par un dernier effort couronner tout le reste.
Je vivrai, je suivrai vos ordres absolus.
Adieu, Seigneur, régnez, je ne vous verrai plus.

À Antiochus.

Prince, après cet adieu, vous jugez bien vous-même
Que je ne consens pas de quitter ce que j'aime,
Pour aller loin de Rome écouter d'autres vœux.
Vivez, et faites-vous un effort généreux.
Sur Titus, et sur moi, réglez votre conduite.

Je l'aime, je le fuis. Titus m'aime, il me quitte.

Portez loin de mes yeux vos soupirs, et vos fers.
Adieu, servons tous trois d'exemple à l'univers
De l'amour la plus tendre, et la plus malheureuse,
Dont il puisse garder l'histoire douloureuse.
Tout est prêt. On m'attend. Ne suivez point mes pas.

À Titus.

Pour la dernière fois, adieu, Seigneur.

ANTIOCHUS.

Hélas !



Carole Bouquet (Bérénice) et Jacky Ido (Antiochus)
dans la mise en scène de Muriel Mayette-Holtz, La Scala Paris, sept. 2022.

La Chevelure de Bérénice : prolongements et relances du mythe dans la modernité

Olivier Barbarant

Exemplier

Aragon, *Aurélien* (1944 et 1966), Chapitre premier, incipit du roman

La première fois qu'Aurélien vit Bérénice, il la trouva franchement laide. Elle lui déplut, enfin. Il n'aima pas comment elle était habillée. Une étoffe qu'il n'aurait pas choisie. Il avait des idées sur les étoffes. Une étoffe qu'il avait vue sur plusieurs femmes. Cela lui fit mal augurer de celle-ci qui portait un nom de princesse d'Orient sans avoir l'air de se considérer dans l'obligation d'avoir du goût. Ses cheveux étaient ternes ce jour-là, mal tenus. Les cheveux coupés, ça demande des soins constants. Aurélien n'aurait pas pu dire si elle était blonde ou brune. Il l'avait mal regardée. Il lui en demeurait une impression vague, générale, d'ennui et d'irritation. Il se demanda même pourquoi. C'était disproportionné. Plutôt petite, pâle, je crois... Qu'elle se fût appelée Jeanne ou Marie, il n'y aurait pas repensé, après coup. Mais Bérénice. Drôle de superstition. Voilà bien ce qui l'irritait. Il y avait un vers de Racine que ça lui remettait dans la tête, un vers qui l'avait hanté pendant la guerre, dans les tranchées, et plus tard, démobilisé. Un vers qu'il ne trouvait même pas un beau vers, ou enfin dont la beauté lui semblait douteuse, inexplicable, mais qui l'avait obsédé, qui l'obsédait encore :

Je demeurai longtemps errant dans Césarée

En général, les vers, lui... Mais celui-ci revenait et revenait. Pourquoi? c'est ce qu'il ne s'expliquait pas. Tout à fait indépendamment de l'histoire de Bérénice... l'autre, la vraie ... D'ailleurs il ne se rappelait que dans ses grandes lignes cette romance, cette scie. Brune alors, la Bérénice de la tragédie. Césarée, c'est du côté d'Antioche, de Beyrouth. Territoire sous mandat. Assez moricaude même, des bracelets en veux-tu en voilà, et des tas de chichis, de voiles. Césarée... un beau nom pour une ville. Ou femme. Un beau nom en tout cas. Césarée... *Je demeurai longtemps...* je deviens gâteux. Impossible de se souvenir: comment s'appelait-il, le type qui disait ça, une espèce de grand bougre ravagé, mélancolique, flemmard, avec des yeux de charbon, la malaria... qui avait attendu pour se déclarer que Bérénice fût sur le point de se mettre en ménage, à Rome, avec un bellâtre potelé, ayant l'air d'un marchand de tissus qui fait l'article, à la manière dont il portait la toge. Tite. Sans rire. Tite.

Je demeurai longtemps errant dans Césarée...

Ça devait être une ville aux voies larges, très vide et silencieuse. Une ville frappée d'un malheur. Quelque chose comme une défaite. Désertée. Une ville pour les hommes de trente ans qui n'ont plus de cœur à rien. Une ville de pierre à parcourir la nuit sans croire à l'aube. Aurélien voyait des chiens s'enfuir derrière des colonnes, surpris à dépecer une charogne. Des épées abandonnées, des armures. Les restes d'un combat sans honneur.

[...]

Cela faisait bientôt trois ans qu'il était libre, qu'on ne lui demandait plus rien, qu'il n'avait qu'à se débrouiller, qu'on ne lui préparait plus sa pitance tous les jours avec celle d'autres gens, moyennant quoi il ne saluait plus personne. Il venait d'avoir trente-deux ans, oui, ça les avait comptés en juin. Un grand garçon. Il ne pouvait pas tout à fait se prendre au sérieux et penser : un

homme. Il se reprenait à regretter la guerre. Enfin, pas la guerre. Le temps de la guerre. Il ne s'en était jamais remis. Il n'avait jamais retrouvé le rythme de la vie. Il continuait l'au-jour-le-jour d'alors. Malgré lui. Depuis près de trois ans, il remettait au lendemain l'heure des décisions. Il se représentait son avenir, après cette heure-là, se déroulant à une allure tout autre, plus vive, harcelante. Il aimait à se le représenter ainsi. Mais pas plus. Trente ans. La vie pas commencée. Qu'attendait-il ? Il ne savait faire autrement que flâner. Il flânait.

Je demeurai longtemps errant dans Césarée....

C'était peut-être le sens de cette réminiscence classique... Il avait rapporté le paludisme de l'armée d'Orient où il avait fini la campagne. Il se rappelait avec une certaine nostalgie cette facilité de Salonique, les femmes grecques, les faux romans qui ne trompent personne, la diversité des races, ce maquerellage intense, partout, dans la rue, aux bains...

[...]

D'où une certaine désillusion. Il cherchait d'ailleurs à se rappeler les traits de cette Bérénice. S'il n'y arrivait pas, il retrouvait désagréablement le dessin de l'étoffe de son costume. D'un vilain beige, avec cette côte pelucheuse...

[...]

Il passa ses doigts longs dans ses cheveux frisés, comme un peigne. Il pensait aux statues qu'il y a sur les places de Césarée : ces Dianes chasseresses, rien que des Dianes chasseresses à l'air hagard.

Et des mendiants endormis à leurs pieds.

Aragon, *Aurélien* (1944 et 1966), Chapitre VII

Il écoutait dans sa mémoire l'accent qu'y avait mis Bérénice... ce n'était pas ça... Il se trichait pour de sûr... il se trichait... L'écho trompeur faiblissait à plaisir. « Je ne pourrais pas, moi... » C'était sa voix, à lui, et non sa voix à elle. Il voulait à toute force lui faire dire ce qu'il avait entendu sans réfléchir. Qu'était-ce donc qu'il avait compris ? Je ne pourrais pas, moi, oui, cette fois, c'était cela... Plus ou moins... Avait-elle vraiment voulu dire... je ne pourrais pas, moi, vous refuser à vous... si vous me le demandiez... quelque chose...quoi que ce puisse être... moi, Bérénice... à vous, Aurélien... Il se trouva ridicule: ce démembrement de la petite phrase le ramenait à l'école... les analyses... pourrais... première personne du conditionnel présent du verbe pouvoir... Assez! Parce qu'aussi bien cela pouvait signifier: « Je ne pourrais pas, moi, refuser cela à un homme..... quelconque... enfin à quelqu'un... je ne sais pas refuser... » Alors pourquoi ce retrait brusque? Tiens, elle avait compris, après avoir parlé, l'autre sens que la phrase prenait pour lui... De toutes façons, il était chassé de la phrase... Il n'y était pas d'ailleurs explicitement inclus : Je ne pourrais pas, moi... Ah, cette fois, il l'avait retrouvée cette accentuation passagère ! Ce n'était plus lui qui pensait, mais Bérénice... Quelle douceur il mettait à ce nom... Il se surprit. Sans doute cette douceur allait-elle plutôt à la reine de Césarée qu'à Mme Lucien Morel. Ce n'était pas la première fois qu'il se reprenait ainsi pour l'appeler par le nom de son mari. Comme s'il se fût réprimandé de sa familiarité, ou qu'il l'eût crainte, qu'il eût craint quelque chose de cette familiarité. Absurde. Il se répéta : Bérénice... pour se convaincre de son sang- froid. Bérénice... Bérénice... Et voilà qu'il revit les larmes...

Maurice Barrès, *Le Jardin de Bérénice* (1891)

LES DEVOIRS DE BÉRÉNICE

Tu as des devoirs, Bérénice. Il ne suffit pas que tu sois une petite bête à la peau tiède, aux gestes fins, et une enfant qui se confesse avec naïveté : tu dois être mélancolique. Que ton visage

m'offre le plus souvent cette touchante gravité qu'il prend quand tu songes à M. de Transe et même à rien du tout. Le pli de ta bouche, la nuance de tes yeux, ton silence me remplissent de tristesse et d'amour ; c'est dans nos tristesses que nous désirons le plus posséder la vérité, pour qu'elle nous soit un refuge, et c'est par l'amour que nous la trouvons, car elle n'est pas chose qui se démontre. Aussi je vous dirai: louez votre souffrance, n'en prenez pas de découragement. Votre mélancolie est plus noble et plus utile qu'aucune alacrité. Quelle que soit votre répugnance à l'admettre, croyez bien que jamais vous n'avez rien éprouvé d'aussi précieux que vos grandes tristesses de jeune veuve amoureuse. Jamais votre sentiment ne fut aussi épuré de vulgarité, aussi proche d'un sentiment religieux. Non, rien ne pouvait être plus fécond que votre deuil, sinon peut-être les profondes amertumes que vous eussiez connues au soir de vos jours d'amour, vos désirs avaient été mêlés de jalousie.

[...]

Tes lèvres pâlies de chagrin dans ton visage incliné, la désolation de ton regard, tandis que tu soutiens entre tes douces mains, entre ces mains qui participèrent à tant de caresses, le corps de M. de C Transe, toute cette image que j'ai de toi sous mes paupières, me sont, ô ma chère madone, un plus enivrant spectacle que tu ne lui fus jamais quand tu te pâmais dans ses bras. Et ce jeune homme même, qui n'était qu'un oisif élégant, par sa mort devient un admirable appui à notre exaltation ; la beauté et la noblesse sans ombre ne vêtirent jamais un vivant, mais qui les contesterait à celui qui repose ayant pour oreiller ton cœur !

BÉRÉNICE À AIGUES-MORTES

J'étais à Arles depuis quelques jours, et cependant que j'en visitais les mélancoliques beautés, je m'étais mis en relation avec les esprits les plus généreux de l'arrondissement, avec ceux qui sont impatients de toute modification et avec ceux qu'on avait mécontents. Nous causâmes ensemble des injures subies par la patrie, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, et de politiques nos relations devinrent presque cordiales.

[...]

Au milieu de ces délicates démarches, c'est Bérénice qui m'occupait. Arles, où rien n'est vulgaire, me parlait de l'enfant du musée du roi René. Ses arènes et ses temples dévastés manifestent que les hommes sont des flétrisseurs ; or, si j'ai tant aimé ma petite amie, c'est qu'elle était pour moi une chose d'amertume. Mon inclination ne sera jamais sincère qu'envers ceux de qui la beauté fut humiliée : souvenirs décriés, enfants froissés, sentiments offensés. [...]. J'y retrouve le sentiment exact qui m'emplissait jadis, quand, m'échappant de mes dures besognes ou d'études abstraites, je courais, fort tard dans la soirée, à mes étranges rendez-vous avec Petite-Secousse. Ce n'était, vraiment, ni amour, ni amitié; dans cette trop forte vie parisienne, qui créait en moi la volonté mais laissait en détresse des parts de ma jeunesse, c'était un besoin extrême de douceur et de pleurs.

Nathalie Azoulay, *Titus n'aimait pas Bérénice* (2015)

Titus mange goulûment. Il a une faim proportionnelle à l'énergie que lui demande ce moment. Bérénice ne touche pas à son plat. Elle reste immobile, le regard fixé sur son assiette. Puis elle pleure. Il la prend dans ses bras. Elle veut s'en aller, il la retient. Quel monstre suis-je? dit Titus en essayant une dernière fois les pleurs de celle qu'il a tant aimée, mais sa décision ne change pas. Titus aime Bérénice et la quitte.

Titus quitte Bérénice pour ne pas quitter Roma, son épouse légitime, la mère de ses enfants. Titus n'aime plus Roma depuis longtemps mais elle est courageuse, vaillante, compréhensive, alors pour ne rien changer, ne rien détruire, Titus s'avance vers Roma et dit, reprends-moi, et Roma, qui ne supporte pas qu'il abandonne ainsi le château de leurs années, le reprend.

Le soir où Titus la quitte, Bérénice ne peut plus se tenir debout. Sitôt rentrée, elle s'allonge. Mais même à l'horizontale, elle se sent encore très longue, très instable. Tout tourne autour d'elle et soudain son estomac se soulève. Mais elle ne parvient pas à vomir. Elle se recouche, et là sa nausée revient de plus loin encore, d'une zone du ventre plus enfouie, plus sourde, qui, d'habitude, ne se manifeste pas, ne gagne pas la surface. Elle ne sait pas encore que le fiel est l'autre nom de la bile mais comprend que les profondeurs du corps et de l'âme se logent au même endroit. L'abandon de Titus, c'est une tache noire sur sa peau. « Adam avant le péché était un diamant, et après le péché il est devenu un charbon », écrit Saint Cyran, le complice de Cornélius Jansen.

[...]

Corneille est en train d'écrire l'histoire de Titus et Bérénice, lui apprend Marie. Jean n'hésite pas une seconde. Il laisse tomber ce qu'il a commencé, s'immerge dans Suétone. Il donnera sa version de l'histoire pour se mesurer directement, en finir. Titus qui aimait passionnément Bérénice, et qui même, à ce qu'on croyait, lui avait promis de l'épouser, la renvoya de Rome, malgré lui, et malgré elle, dès les premiers jours de son Empire. Suétone ne dit pas exactement cela. Jean a simplifié, biffé un paragraphe entier sur les débordements tumultueux auxquels se livre le jeune homme pour qui se séparer de Bérénice reviendrait à s'amender. Jean ne veut pas de tout ce fatras, de tout cet habillage moral. Il veut une séparation pure et dure qui coupe dans la chair vive de l'amour. Au bout de quelques semaines, il tient un mouvement d'ensemble lent et circulaire. Tout mènera à l'annonce de la décision de Titus, ce sera l'événement annoncé et retardé. Avant il y aura eu l'attente plaintive puis l'instant de bonheur parfait, furtif, éclatant, mirage de cristal dans la nuit noire, De cette nuit, Phénice, as-tu vu la splendeur, la voix légère de Bérénice heureuse, comblée, un instant, si parfaitement comblée qu'elle confondra le bonheur et la crédulité, la plénitude et le vertige. Il y aura dans sa voix la douceur d'un rayon de miel minuscule, éphémère, fragile, et tout autour, les terres vastes et désolées de l'abandon. À tel point qu'on pourra conclure de sa pièce que l'amour ne donne jamais qu'un seul instant de bonheur, fugace et démenti.

Olivier Barbarant, *Odes dérisoires et quelques-autres un peu moins* (1998)

ODE À BÉRÉNICE

Le siècle n'a plus de place pour le surplus des toges
Tant mieux je ne referai pas l'élégie aux « hélas »
Et ni le triste amant à son rêve accroché parlant splendidement
D'un orient désert où le cœur seul s'ennuie

Bérénice aujourd'hui dort dans l'or jeté à pleines poignées par les spots
Sur le théâtre de notre place et qui traverse nos rideaux
Bleus à la nuit lumineuse comme un faux jour
Et je brise sans fin des mots qu'une flamme parfois en sorte
Qui réchaufferait son sommeil mettrait des lilas sous ses draps
Des morceaux d'ambre dans ses rêves [...]

Olivier Barbarant, *Essais de voix malgré le vent* (2004)

ESSAI DE VOIX PRISE À UN TIERS

*Et qui doute que ce qui a pu fournir assez de matière pour tout un chant
d'un poème héroïque, où l'action dure plusieurs jours, ne puisse suffire
pour le sujet d'une tragédie ?*

Je n'ai jamais retrouvé le débris de papier
Que j'avais glissé dans le casier jaune et très bleu
Soleil et mer une vraie plage en pleine salle des professeurs
Où je citais Racine avant d'entrer en cours

Peut-être l'as-tu gardé sur toi peut-être
Dort-il à ton chevet dans l'une des étoiles d'or où tu mets tes bijoux
Peut-être aussi l'as-tu perdu
Je n'ai jamais osé te demander où ce vers achevait sa course
[...]

Et parce que tout meurt je ne sais plus malgré l'effort ni la couleur de l'encre
Ni celle ce jour-là de ton vêtement
Mais je sens encore aux doigts gourds les mots lentement qui s'écoulent
Les repères perdus dans l'habituelle foule et le cri des récréations
Avec les vitres à la renverse au ciel étrangement rayé de rose
Où s'éparpillaient dans le soir de mars les tout premiers oiseaux

Pourrai-je disait-il et je copiais le soliloque
Pris à la lèvre d'un jeune roi se prétendant déchu
Parce que peur ou bien pudeur me faisaient prendre à un fantôme
Les pétales de son malheur
Dans l'espoir de tirer profit d'une musique plus habile

Pourrai-je sans trembler moi qui n'ai jamais cru qu'au pouvoir du frisson
Et qui craignais le moindre sourire ou pire
Le rire à me lire

Pourrai-je sans trembler lui par manie je crois que j'avais précisé
L'acte et la scène en début de pièce
Quand à peine on vient de présenter les lieux forcément clos
Et le nom des acteurs au public encore à demi somnolent
Que madame a trouvé une position confortable au velours fané des fauteuils
Tandis que la tête de monsieur tombe discrètement sur son ventre
Et les gorges ont profité du lever de rideau pour achever de se racler

Pourrai-je sans trembler lui dire je Le cabinet superbe et solitaire
Je n'y avais pas droit dans la salle fumeurs où passaient des collègues surpris
De me voir tirer la langue et pour une fois m'appliquer
D'ailleurs la pièce je l'avais lue non pas pour toi d'abord mais à des élèves qui n'y entendaient mais
M'imaginant au lieu de leurs regards d'oiseaux la salle en face à la taille de tes yeux
Plutôt que leurs faciès effarés toute la mer avec toi qui me dévisagerait

Quand je pense qu'il m'avait fallu malgré cela mener un cours
Parler des monologues analyser des rimes
Gloser joyeux ou feignant de l'être espérance et silence ou bien découvrir et mourir
Car qui parle dans tout ce marbre se blesse et meurt ou du moins s'expose à souffrir

Même j'avais tracé un plan d'étude au tableau dont je n'ai plus vraiment mémoire
J'imagine en cas d'inspection le désastre d'un tel désordre
Sauf pour la place des *Toujours* que j'ai toujours aimée
Car dès qu'on les décale d'un cran sur les cordes du vers cela se met à crisser
L'amour n'étant jamais qu'une juste palpitation de syllabes
Je crois d'ailleurs l'avoir osé dire aux élèves de moins en moins convaincus
L'amour c'est la grammaire bousculée
Si bien qu'on peut y voir comme aux verres des natures mortes
Sur les dentelles des nappes parmi les vivres pêle-mêle et la vaisselle salie
Tout un tas de rubis renversés

Pourrai-je sans trembler lui dire je vous Ce que j'aime dans les poèmes
C'est retrouver sa propre voix comme plus exacte et rincée
Ou bien le prénom que l'on rêve un peu plus doux d'être altéré
Non plus ton nom de fleur bleue sur la concurrence du ciel
Mais le voile d'une princesse qu'on sait d'avance splendide et délaissée
Au vin de Véronique préférant ce jour-là et pour tout l'avenir le cri brisé de Bérénice
Sans penser aux ressources pourtant de ta propre fable
Dont on pouvait tirer aussi une belle Passion
L'ancêtre tout de même des photographies
Avec mon visage de terre sur le lin blanc que tu me tendrais
Les bras ouverts à ma banderole
Avec autour la foule d'un péplum et pourquoi pas la croix à mes épaules déchirées

Mais j'ai préféré au calvaire cette tristesse pianotante
Et majestueuse qui fait comme on sait le plaisir de la tragédie
Où je me perdais au tableau pour finir oubliant l'heure et ta réponse
Laisant dans la sonnerie une classe plus que perplexe assurée que lire altérerait l'esprit

Au point qu'ils ont comparé à mi-voix mon Racine à l'effet que leur font
Dans leurs fêtes d'autres substances

Alors j'ai attendu sans plus savoir ce que c'était que respirer
Dans la vaste salle vide sentant la poussière et le parfum défait de la craie
Offrant à mon malheur enfin avoué une nouvelle chambre d'échos
Si bien que résonnaient à mon crâne des lambeaux du long monologue
Eh bien Olivier es-tu toujours le même
Toi qui ne jurais que par nuques larges et faces carrées
Pourras-tu jamais expliquer ce qui a produit la métamorphose
Des ordinaires bûcherons devenus soudain fée

Pourrai-je sans trembler lui dire je vous aime
Et j'ai retraversé la cour et je t'ai retrouvée
À ton tour d'être émue La pierre tremblant à tes paupières pour réponse m'ayant suffi
Sans que j'aie mis depuis la main sur le petit morceau de papier
Que je ne saurais assez remercier.